

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

Organe de l'Archevêché et de toute la Province Ecclésiastique
de Saint-Boniface

Paraissant le 1 et le 15 de Chaque Mois.

Vol. I.

15 OCTOBRE, 1902.

No. 14

SOMMAIRE :—Lettre de Mgr Taché. Le Mois du Rosaire. La Route Dawson. Visites de S. G. Mgr l'Archevêque. Voix de la Colonie. Voix de l'Ecole. Feu l'Abbé F. Turcotte. Diplômes. Séminaristes. Bonne Nouvelle. Ding! Dang! Note.

MONSIEUR TACHE.

(Suite)

VIII.—DEUXIÈME LETTRE DU FRÈRE TACHÉ A SA MÈRE DEPUIS
SON ARRIVÉE A LA RIVIÈRE ROUGE.

Saint-Boniface de la Rivière Rouge,
26 décembre, 1845.

Bonne Maman,

Voici venir une de ces époques heureuses où le cœur d'un fils sent ranimer tout ce qu'il a de tendresse pour les auteurs de ses jours. Jusqu'à cette année, il m'avait toujours été permis de vous voir et de vous exprimer, de vive voix, le respect et l'attachement que j'ai pour la meilleure des mères. Mais maintenant, je suis

bien loin, bien loin, la volonté de Dieu m'a arraché à votre tendresse pour me placer à une grande distance. Quoiqu'il en soit, mon cœur est toujours le même et bien des fois, ma pensée franchit l'espace qui nous sépare, pour calmer, par une douce rêverie, les douleurs de l'absence. Cette douleur est quelquefois bien amère et j'ai souvent besoin du secours de Celui pour lequel seul j'ai pu faire un si grand sacrifice. Aujourd'hui je vais oublier toutes ces peines et m'entretenir agréablement quelques instants avec vous. Ma position est bien changée depuis la dernière lettre que j'ai eu le plaisir de vous adresser. Alors, j'étais diacre, j'étais novice dans une congrégation religieuse ; à cette heure je suis prêtre et profès dans cette même congrégation.

Oui, ma mère, je suis prêtre ; votre fils, votre Alexandre, a reçu l'onction sainte ; il a été mis au nombre des ministres de Jésus-Christ et tous les jours, il offre au Père Eternel la Victime pure et sans tache.

C'est le 12 octobre que, malgré mon indignité, je fus élevé à cette dignité sublime.

Vous dirais-je, maman, ce que j'éprouvai alors, tout ce qui se passa dans mon cœur ? La chose m'est impossible ! C'est une de ces positions qui s'expriment d'autant plus mal qu'elles se sentent plus vivement. C'était pour moi un beau jour, jour de joie et de bonheur. Une circonstance seule diminuait la jouissance d'une pareille fête. Cette circonstance, ma chère mère, votre cœur vous l'a déjà indiquée et le mien m'en fit alors sentir bien vivement l'absence. Vous me comprenez : une ordination est un beau jour pour une mère et la mienne était à sept cents lieues de moi pendant ce moment fortuné. Aussi, lorsqu'après la cérémonie, je me trouvai seul, votre souvenir vint me percer le cœur et des larmes brûlantes coulèrent de mes yeux. Je priai alors, ce me semble, avec beaucoup de ferveur, pour celle qui a fait tant de sacrifices à mon occasion.

Ce jour si beau fut suivi d'un autre non moins consolant.

Mon noviciat étant fini depuis quelques jours, je fus admis à ma profession religieuse. Je fis à mon Dieu le sacrifice entier de tout moi-même : je m'enrôlai sous la bannière de Marie et je promis à cette tendre mère d'être son serviteur tout dévoué. Dieu qui est si riche en miséricorde ne se laissa pas vaincre en générosité, et Il m'accorda ce jour-là même le centuple promis à ceux qui quittent tout pour le suivre.

Immédiatement après mon oblation j'eus le bonheur de célébrer les saints mystères. Pour la première fois, je montai à l'autel. Pour la première fois, l'Agneau sans tache voulut bien venir se placer entre mes mains. Votre piété vous fait comprendre mieux que je ne pourrais vous le dire tout ce qui se passa alors en moi. Les sentiments éprouvés pendant une première messe ne peuvent s'exprimer que par le silence. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je priai alors beaucoup pour ma mère et pour ceux qui me sont chers.

Si, comme je l'espère, Dieu vous accorde tout ce que je lui ai demandé pour vous, vous serez heureuse, maman, vous serez, vous aussi, bien indemnisée de tous les sacrifices que je vous ai fait faire.

Pendant mon action de grâces, les mêmes larmes que la veille vinrent me faire sentir bien vivement la peine de ne pas vous voir prendre part à un si grand bonheur. Vous n'avez pas moins souffert que moi de notre séparation, je le pense bien, mais, bonne maman, elle est pour Dieu cette séparation et veuillez bien croire qu'Il nous en tiendra compte.

Dites, s'il vous plait, à mon oncle, aux bonnes tantes, à ce cher Louis et aux autres personnes que vous savez m'être chères, dites-leur à tous que je ne les oublie pas en ce moment solennel et que, tous les jours, depuis cette époque heureuse, je pense à vous et à eux au saint autel.

Les bonnes Sœurs Grises firent tous leurs efforts pour relever l'extérieur de cette fête, et elles y réussirent parfaitement bien ;

puis leur bonté ordinaire prit, ce me semble, un nouveau caractère de prévenance et de délicatesse ; c'était, me disaient-elles, pour me dédommager, en partie, de votre absence ; elles avaient raison de dire en partie, car il est impossible de remplacer une mère ; elles firent au moins tout leur possible et je serais ingrat si je ne leur en témoignait pas ma reconnaissance.

Une pensée m'inquiète souvent, je me fais souvent cette question : Comment se porte ma mère ? La faiblesse de votre santé à mon départ du Canada me fait craindre beaucoup ; j'ose pourtant me flatter que le Bon Dieu se sera laissé toucher par mes prières et qu'Il vous a rétablie parfaitement. Dans vos lettres, parlez-moi, s'il vous plaît, bien au long de votre santé ; c'est certainement la nouvelle qui peut m'intéresser davantage. (1).

Au lieu d'aller passer l'hiver chez M. Belcourt, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, ce bon monsieur est venu nous rejoindre, en sorte que nous sommes tous ensemble : Monseigneur, le R. P. Supérieur, M. Belcourt, M. Laffèche et moi. (2).

- (1) Quant à moi, je me porte très bien, j'ai beaucoup engraisé. Mes énormes bras ferment hermétiquement les larges manches de ma soutane. Mes organes viscéraux sont dans un état de prospérité des plus consolants, leur développement offre déjà un très joli coup d'œil et semble promettre pour l'avenir une rotondité tout à fait curiale. Je n'ai été arrêté qu'une couple de jours depuis notre arrivée, encore c'était plutôt pour procurer à la bonne Sœur Lagrave le plaisir de faire usage de sa science médicale que par une véritable indisposition. Ce qui contribue puissamment à ma prospérité physique, c'est, je pense, le bien-être moral dans lequel je suis.
- (2) Comme qui dirait : Monseigneur et ses quatre chanoines ; nous n'avons pourtant pas l'*anneau canonique*, mais cela viendra peut-être : et au reste ce n'est probablement pas l'essentiel au bonheur.

(Ces lettres de Monseigneur Taché ont été imprimées autrefois, mais en partie et modifiées par l'ancien maître des novices du

Frère Taché. Nous rétablissons le texte original. Ces renvois (1) et (2) avaient été supprimés. Nous en avertissons le lecteur par une note).

Nous étudions le Sautoux à force. M. Belcourt est le professeur, le Père Supérieur, M. Laffèche et moi sommes les élèves très obéissants et très appliqués.

Nous coulons ensemble des jours heureux. Monseigneur joint à une bonté bien particulière une somme remarquable de connaissances utiles et agréables, ce qui rend sa compagnie très intéressante. M. Belcourt et le Père Supérieur nous sont assez connus. M. Laffèche est un de ces charmants caractères qui gagnent l'estime et l'affection de tous ceux qui vivent avec lui. Joignez à tout cela le petit contingent de nos amabilités personnelles et vous aurez une idée à peu près complète des charmes qu'offre notre petite société. Tous ces messieurs sont musiciens. Les clarinettes et les autres instruments résonnent pendant toutes les récréations. Plusieurs jolis chevaux sont à notre service, en sorte que nous avons la liberté de faire la promenade en carriole quand bon nous semble. Vous voyez que nous ne sommes pas si à plaindre et qu'à part la présence de la bonne maman nous avons à peu près tout ce qu'un homme peut demander raisonnablement.

Monseigneur a une bibliothèque assez nombreuse et bien choisie. Ce digne prélat est parvenu à pourvoir la mission de tout ce qui lui est nécessaire, en sorte que nous sommes, pour bien des choses, dans une abondance qui ferait envie à plus d'un curé canadien. Puis le peuple est bon, très bon. Nos Métis ont à peu près les usages de nos vieux Canadiens, en sorte que nous sommes parfaitement en famille : Monseigneur est le père et nous les oncles.

Le pays se trouve, cette année, dans la prospérité : la récolte a été bien bonne, tous les grains sont parvenus à une parfaite maturité ; de plus, la chasse de la vache a été et est encore très abondante, en sorte que ceux qui veulent s'en donner la peine vivent largement.

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, ce pays offre des ressources immenses. (1).

Les Sœurs font un bien remarquable ; on s'aperçoit d'un changement bien grand dans la paroisse depuis leur arrivée. Elles ont cinq postulantes : deux venues avec nous et trois natives du pays, parmi lesquelles se trouve une fille de M. Conrolly, de Montréal. Ces trois petites Métisses sont de charmantes enfants et la connaissance qu'elles ont des langues sauvages les mettra à même de rendre de grands services par la suite. Les petites filles de l'école voudraient toutes être postulantes.

Ces dignes Religieuses sont chargées ici de deux écoles, l'une de garçons, l'autre de filles ; ces écoles marchent parfaitement bien. La Sœur Lagrave (dont le pied est presque tout à fait guéri) a pour partage la distraction de toutes les infirmités.

Plus que tous les autres nous sentons l'avantage d'avoir des Sœurs ; elles prennent de nous un soin étonnant. Si on apprend que quelqu'un a le rhume, même à l'extrémité de la paroisse, il faut de suite vous mettre la moutarde aux pieds, prendre force bouillons à la reine (lait de poule), à tel point que les cent et quelques poules de Monseigneur ne peuvent suffire à faire les œufs employés pour ce délicieux breuvage. Le plaisir de médicament est tel pour les bonnes Religieuses que c'est leur procurer une véritable jouissance que de leur donner l'occasion de nous soigner. Nous sommes constamment environnés d'un triple rempart de médecins et de petits soins, en sorte qu'il est parfaitement impossible à la maladie de nous atteindre. Puis ces bonnes Sœurs chantent à ravir même les oreilles les moins musicales, ce qui relève de beaucoup la pompe de nos cérémonies religieuses.

A propos de chant, d'oreilles musicales, j'ai à vous apprendre

(1) Le seul malheur est que l'exportation est presque impossible, du moins dans l'état actuel, ce qu'il faudrait peut-être attribuer au monopole que possède la *très honorable et très sainte Compagnie* de la Baie d'Hudson.

une nouvelle aussi consolante qu'inattendue. L'auriez-vous jamais cru, ô merveille ! Je n'ose le dire ! J'ai chanté, et ce qui est plus surprenant encore, j'ai *bien chanté* non-seulement une, mais même plusieurs grand'messes.

C'est le 19 octobre que pour la première fois, les heureux habitants de la Rivière Rouge purent entendre une voix surprenamment mélodieuse. Une forte fièvre tierce s'était emparé de moi depuis le jeudi précédent et ce jour-là elle s'était augmentée au point d'imprimer à ma voix un léger tremblement qui en relevait de beaucoup le charme et l'agrément. Le proverbe qui dit que "personne n'est prophète en son pays" est aussi vrai que tous les autres proverbes. Si j'étais resté en Canada, je n'aurais jamais passé que pour un chantré médiocre et voilà qu'ici je me trouve avec une voix, je ne dirai pas passable, mais tout à fait surprenante. C'est qu'ici on n'a point l'esprit imbu de ces préjugés qui empêchent d'apprécier le mérite des gens, on juge des choses sagement et avec connaissance de cause, car, comme je vous le disais plus haut, presque tout le monde ici est musicien. Si le simple récit d'une nouvelle aussi surprenante ne portait pas en vous conviction entière, je pourrais vous en adresser un procès-verbal orné de plusieurs centaines de signatures, et alors pas moyen d'être incrédule ; mais j'ose espérer qu'il ne sera pas nécessaire à l'avenir d'en venir à de pareilles extrémités et que vous voudrez bien m'en croire sur parole.

Je suis forcé d'interrompre ma lettre, car je partirai dans quelques instants pour aller faire l'office demain à la Prairie du Cheval Blanc (1), petite paroisse à six lieues d'ici et où un de nous va tous les dimanches et fêtes. On s'y rend en carriole par des chemins magnifiques, ce qui est assez consolant pour la jeunesse, amie de la

(1) Aujourd'hui Saint-François-Xavier.

promenade. Je vous dirai un mot à mon retour des incidents de ce petit voyage.

Adieu, bonne maman, à demain soir.

(Suite de cette lettre au prochain numéro)

Mois du Rosaire

Le *Pater*, leçon du Christ, est tout entier dans l'Évangile. L'*Ave Maria* également a jailli en partie de cette source divine. C'est une salutation d'ange, unie à une prière de pécheurs. Le Notre Père est plus grave, plus large ; on sent qu'il monte vers Dieu, qu'il s'adresse au Créateur de toutes choses, qu'il est l'hymne de la nature entière, chanté, en un acte de culte suprême, par l'homme, sujet de ce Dieu et roi de cette nature. L'*Ave Maria* est plus tendre, plus confiant, plus chaud, si j'ose dire. Il y a des sourires d'enfant tendant les bras à sa mère, l'abandon filial du cœur largement ouvert, dont les tristesses terrestres s'ensoleillent d'espoirs pleins de sérénité.

—Oui, nous sommes des pécheurs, ô Marie, pauvres de nos péchés et de leurs conséquences, en deuil de l'abandon où ils forcent l'Infinie Justice à nous laisser. Fidèles et respectueux, le Père nous traitait en fils ; révoltés, Il nous renie et nous livre à nous-mêmes. Mais vous restez, Vous, quand même notre mère ; les cœurs maternels ont des aveuglements particuliers qui sont peut-être des lumières spéciales ; leur tendresse ne périclète pas devant la faute, mais s'accroît au contraire du repentir entrevu, de la réparation désirée. Nos erreurs pèsent sur nous maintenant : soyez notre avocate, l'intermédiaire du pardon ; et quand l'heure arrivera de mourir, plaidez pour les coupables au tribunal du Juge.

Quelle invocation ! Et quel confiant amour !

. Je ne vois rien de touchant comme cette prière à Marie égrénée par la récitation du Rosaire, durant tout le mois d'octobre, quand la nuit, plus hâtive, jette ses voiles sur les toits de chaume et les grands arbres. Les cierges épars dans l'église y répandent une clarté discrète et douce, propice au recueillement. Sur les banes de la nef de la Sainte Vierge une assistance pieuse s'est agenouillée. Et le prêtre commence. A sa voix grave le murmure de la foule répond. Il exalte la Mère de Dieu, célèbre sa gloire, la bénédiction de sa maternité à laquelle les hommes doivent d'être devenus, par adoption, ses fils. Et la seconde partie de l'*Ave*, la partie suppliante, monte de l'assistance pour atteindre, bien au-delà de la voûte, Celle que l'Eglise appelle la consolatrice des affligés, le salut des infirmes, le secours et la protection des chrétiens. Et la prière finie recommence, parce qu'on ne saurait trouver meilleure invocation à formuler, appel plus utile ni plus efficace à faire. Insistance admirable de la foi et de la tendresse, qui garantit le succès dans l'obtention de la médiation implorée.

Vieillards et adolescents, mères de familles et jeunes filles prient en commun, récitent les mêmes paroles bénies. Ne leur faut-il pas, à tous, les mêmes grâces quotidiennes de force, de renoncement à soi, de générosité surnaturelle, d'énergie au bien ? La lutte contre les tendances natives, contre la propension originelle aux faiblesses, aux lâchetés mesquines, à la vie égoïste sans Dieu et sans charité, ne s'impose-t-elle pas identiquement à tous ? L'un a-t-il moins que l'autre besoin de se vaincre, de "mâter" ses penchants mauvais ? L'expiation et la réconciliation ne sont-elles pas une nécessité générale ? D'autre part, interrogez les battements de ces cœurs, questionnez la préoccupation de ces âmes ; elles aspirent à la vertu, et, pour y parvenir, elles invoquent la Mère de toute pureté, la Reine des vertus, l'Immaculée.

Et aussi on prie là pour les intérêts de l'Eglise, qui ne se séparent pas des intérêts de la langue et de la nationalité. Que

Marie veille sur elle, puisque c'est l'œuvre, toujours éprouvée, toujours combattue, de son Divin Fils ; et que par Marie le règne définitif du Christ soit plus proche. Le Rosaire du soir, en ce mois, est plus spécialement voué à cette intention.

Je ne puis assister sans émotion à ces saluts d'octobre. Cette prière universelle, exhalée de tous les points de la terre chrétienne pour sa prospérité surnaturelle, me remue ; je n'aperçois qu'un coin du grand spectacle que doit avoir le Ciel, mais ma pensée va plus loin, réunit en faisceau les gerbes diverses de cette supplication grandiose. Et je vois ce faisceau déposé aux pieds de la plus sainte, de la plus aimée, de la plus puissante des mères.

Nos adversaires, souvent, s'étonnent moins de la force de résistance que de la vitalité créatrice de l'Eglise. Leurs conspirations ont tout tenté contre elle. Une institution humaine en serait morte depuis longtemps ; une institution divine elle-même, semble-t-il, devrait en être affaiblie. Et cependant la fécondité merveilleuse de l'Eglise ne se ralentit pas, les orages n'empêchent son champ ni de fleurir ni de fructifier. Comment cela peut-il être ?

Qu'ils regardent et qu'ils écoutent à la tombée de la nuit, pendant ces 31 jours, ils entendront les cloches tinter, ils verront les fidèles fervents se rendre aux églises, et de partout le concert ardent des *Ave Maria* monter vers le ciel

Comprendront-ils le pouvoir du Rosaire, ainsi récité avec amour par l'Eglise ?

HENRI TIELEMANS.

• Mariahilf, 23 septembre, 1902.

“ La Route Dawson. ”

1869

Depuis l'enfoncement du “ Lac-des-Bois ” appelé l’“ Angle du Nord-Ouest, ” jusqu'à Saint-Boniface, une chaussée assez considé-

nable, mais avariée en plus d'un endroit, traverse la "Seigneurie." Lorette, Sainte-Anne-des-Chênes, Thibaultville, et sert encore de communication, au moins, jusqu'à la "Rivière Blanche." C'est la "Route Dawson," du nom de l'arpenteur qui a présidé à sa construction.

C'est au commencement de l'hiver de 1869, avant l'entrée de la Rivière Rouge dans la Confédération Canadienne, que cette route fut construite. L'occasion de cette nouvelle construction fut la calamité des sauterelles, en 1868-69.

Les sauterelles avaient ravagé le pays, en 1868, et la hideuse famine était à nos portes.

Mgr Taché, animé d'un zèle et d'une charité inépuisables, se donna tant de peine durant l'été de 1868 en faisant appel à la charité publique, que des provisions abondantes rentrèrent dans le pays avant l'hiver de 1869.

Au printemps de 1869, des bateaux chargés de grains de semence, venant de Saint-Paul, distribuèrent leur précieuse cargaison parmi les colons. Ainsi furent évitées les conséquences d'une moisson ruinée. M. McTavish, alors Gouverneur du pays, dit aux Métis réunis : "C'est votre digne évêque qui a sauvé la colonie de la ruine et de la misère."

Cependant les transports par Saint-Paul, voie américaine, avaient leurs inconvénients, et le Gouvernement Canadien voyait la chose d'un mauvais œil.

D'un autre côté, il songeait à rallier l'immense Ouest Canadien à la Confédération. Il s'agissait donc de profiter d'une si bonne occasion de secours à donner au pays pour y pénétrer ; mais pour cela, il fallait une route canadienne, voie de colonisation, voie militaire au besoin !

Ce fut la raison de la construction de la Route Dawson.

Sir Georges Cartier et son collègue Sir Hector Langevin écrivirent donc à Mgr Taché, pour l'informer que le Gouvernement

Fédéral allait immédiatement commencer les travaux et ouvrir la Route Dawson afin, disaient-ils, de secourir le pays.

Des arpenteurs et des ouvriers venant d'Ontario, sous le contrôle du fameux Colonel Dennis, commencèrent les travaux à Sainte-Anne-des-Chênes, à la lisière de la forêt, limitrophe à la belle et grande ferme de M. J. B. Desautels.

A deux milles de l'Église de Sainte-Anne, commence la forêt, et avec elle, changement complet de terrain et de paysage.

Au lieu de ces immenses et monotones plaines de la prairie, s'étendant à perte de vue, où l'œil trouve à peine quelques touffes d'arbres pour se reposer, vous entrez dans un terrain ondulé et boisé de chaque côté de la route Dawson, vous apercevez des rochers, des petites collines sablonneuses et couvertes d'arbres, des épinetières qu'ont éclaircies la hache du colon, et tout spécialement les feux qui achèvent de faire disparaître ces riches forêts que l'on y voyait en 1869. A deux milles environ de la lisière du bois, vous voyez surgir une jolie colline. C'est sur cette colline que M. Snow avait érigé, en 1869, une maison spacieuse destinée à recevoir et à loger les immigrants. Dans leur imagination surexcitée, ces gens d'Ontario voyaient surgir une grande ville qu'ils appelaient du nom de Redpath.

La maison, après être demeurée solitaire pendant quelques années, a été transportée dans le village de Sainte-Anne, en face du magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson, puis démolie de nouveau et reconstruite près de l'Église, où, depuis dix-neuf ans, elle sert de résidence et de classe à nos si bonnes Sœurs de la Charité ; singulière vicissitude des choses humaines ! voie impénétrable de la Providence !

C'est au pied de cette colline autour de laquelle devait s'élever la fameuse ville de Redpath, dans un angle formé par la Rivière des Sources qui se jette dans celle de Sainte-Anne, qu'est un petit ruisseau dont les eaux gazouillent sur un lit de cailloux, où se trouvait

autrefois un cimetière indien. Car longtemps avant l'établissement de Sainte-Anne, les Indiens y venaient planter leur tente et y vivaient de chasse, alors très abondante.

Lorsque le Gouvernement Fédéral eut établi des écoles sur les réserves indiennes, l'un des sauvages répondait à un des paroissiens de Sainte-Anne qui l'engageait d'aller s'établir sur les réserves :

“Que voulez-vous ? C'est dur pour nous de quitter la place natale, le lieu où reposent nos ancêtres. Partout ailleurs, je m'ennuie, et comme l'oiseau qui aime à revenir là où il a fait son nid, également mon cœur n'est heureux que lorsque je dresse ma tête près de la lisière du bois.”

C'est le même indien fort âgé qui répondait au curé de Sainte-Anne qui le préparait au baptême :

“Je ne puis comprendre que tous les hommes descendent tous d'un même père et d'une même mère, vu la diversité des langues.”

Ce ne fut que lorsque le prêtre lui eut expliqué la confusion des langues faites par Dieu, qu'il lui répondit :

“Alors je comprends, et je crois que Blancs comme Indiens ont tous la même et unique origine.”

La Route Dawson a vu passer tour à tour les volontaires d'Ontario, Lord Dufferin qui a l'adresse présentée par M. Chs Nolin au nom des Métis leur a répondu avec tant de tact et de délicatesse. Le Colonel Wolsely qui, après la fameuse prise du Fort Garry dont il a trouvé les portes ouvertes et un splendide déjeuner encore fumant préparé avec une délicate ironie par Riel, est retourné par la Route Dawson, guidé et escorté par deux Métis de Sainte-Anne.

Puisse la Route Dawson, qui a servi à une regrettable expédition militaire, qui a servi, avant la construction du C. P. R., de voie aux immigrants, de chemin, à la même Compagnie, pour transporter à l'Angle du Nord-Ouest, et de là au Portage du Rat, les provisions, les rails, la dynamite et la glycerine pour les premiers travaux de son commerce réseau ! Puisse cette Route Daw-

son redevenir simplement une voie de colonisation, et outre les paroisses florissantes de Lorette, de Sainte-Anne-des-Chênes, de Thibaultville, mission nouvellement fondée, puisse cette route qui nous a amené les premiers immigrants, voir bien d'autres paroisses se fonder et s'établir sur son parcours, lequel, depuis la lisière du bois à Sainte-Anne, jusqu'à l'Angle du Nord-Ouest, comprend environ quatre-vingt milles.

UN MEMBRE DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SAINT-BONIFACE.

VISITE

De Sa Grandeur Monseigneur l'Archeveque

A SAINT-LEON ET A BRUXELLES

(Adresse de Saint-Léon)

A Sa Grandeur Mgr L. P. A. Langevin, O. M. I., Archevêque de
Saint-Boniface.

Monseigneur,

*Il est enfin venu ce jour de douce fête
Auquel depuis longtemps notre maison s'apprête.
Où trouver une voix dont les nobles accents
Diraient le vrai bonheur de nos âmes d'enfants ? . .
Il faudrait la chanter cette vive allégresse
Alors que tout ici joyeusement s'empresse.
Mais quel chant traduirait, ô vénéré Pasteur !
Notre profond respect, notre pieuse ardeur ?
Nous vous faisons l'aveu de notre humble impuissance,
En mettant à vos pieds notre reconnaissance.
On nous l'a dit hier, toujours votre bonté*

*Accueille les petits et, dans sa charité
Se baisse autant qu'il faut pour que sa main se pose
Sur le candide front où la grâce repose.
Nous sommes, bon Pasteur, vos dociles agneaux.
Et vous nous distinguez parmi d'autres troupeaux,
Vous venez aujourd'hui dispenser vos largesses
Et recevoir pour Dieu nos pieuses promesses.
L'Esprit-Saint descendra du ciel en notre cœur
Lui prêtant de ses dons la céleste vigueur.
Le signe de la croix, de sa marque immortelle,
Ornera tous nos fronts pour la gloire éternelle.
Nous vous le promettons, ô vénéré Pasteur !
Oui, nous serons toujours fidèles au Seigneur !
Nous quitterons un jour cette maison bénie,
Pour aller dans le monde achever notre vie !
Mais nous y garderons avec un soin jaloux
Les saints engagements passés à vos genoux.*

Les élèves du Couvent de Saint-Léon.

17 août, 1902.

L'adresse lue, à Bruxelles, par M. Louis Hacault, juge de paix, étant un commentaire délicat d'une lettre de Mgr l'Archevêque à la paroisse ; nous croyons opportun et utile de la reproduire :

A Sa Grandeur Mgr L. P. A. Langevin, O. M. I., Archevêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

La présence de Votre Grandeur au milieu de nous, en vue de l'administration du grand sacrement de la Confirmation aux enfants de Bruxelles, fournit à tous les paroissiens fidèles l'occasion

de manifester une fois de plus avec empressement leur amour, leur respect, leur soumission filiale envers le chef vénéré du diocèse.

Benedictus qui venit in nomine Domini.

Soyez donc, Monseigneur, le bienvenu à Bruxelles, en Manitoba !

Le sacrement que Votre Grandeur va conférer est pour nous tous un sujet de graves et opportunes leçons. Nous avons tous, en effet, à être confirmés, fortifiés dans notre attachement à la vieille foi de nos pères.

Votre dernière lettre pastorale adressée aux paroissiens de Bruxelles nous rappelle que nous sommes la paroisse de votre vaste diocèse qui compte le plus grand nombre de membres venus de la catholique Belgique, si fidèle à la Sainte Eglise du Christ en ces jours de grandes défaillances religieuses. Et Votre Grandeur exprime le vœu que cette paroisse fasse de plus en plus honneur à ses origines : "Noblesse oblige."

Oh ! oui, Monseigneur, cette noblesse oblige.

Elle nous oblige tout d'abord à remercier Votre Grandeur d'avoir bien voulu nous garder notre digne curé. Elle nous oblige encore, lorsqu'il nous reviendra, en octobre prochain, à nous serrer de nouveau autour de lui, à lui témoigner plus que jamais, après les épreuves dont il a eu à souffrir, notre respect et notre affection, de façon à réjouir votre cœur d'évêque.

Cette noblesse d'origine nous oblige à faire en quelque sorte amende honorable et réparation envers M. Heynen. Il saura pardonner charitablement au repentir les offenses dirigées contre sa réputation d'ailleurs au-dessus de toutes les attaques et contre son caractère sacerdotal, qui trouve, du reste, en son grand évêque un défenseur vigilant.

Le bien spirituel et temporel de la paroisse dépend de l'union des fidèles avec leur prêtre. Nous nous efforcerons donc, Monseigneur, de maintenir cette union, gage de force comme le dit notre

ancienne devise nationale, en accomplissant vis-à-vis du prêtre, chacun notre devoir, c'est-à-dire, en rendant à Dieu ce qui est à Dieu et au prêtre ce qui lui est dû.

Ces sentiments, Monseigneur, sont partagés en tous points par la Fanfare de Bruxelles, justement fière de l'éloge que Votre Grandeur a bien voulu en faire. Cet éloge, elle tiendra à le justifier de plus en plus en restant fidèle à l'admirable programme d'harmonie que vous nous avez tracé si magistralement.

Que le retour espéré du R. M. Heynen à Bruxelles soit donc pour notre paroisse un gage d'apaisement, de concorde et de prospérité. Nous travaillerons tous ensemble à rendre la vie catholique de plus en plus abondante dans nos cœurs, comme le souhaite Votre Grandeur.

En attendant ce retour, permettez-nous, Monseigneur, de vous remercier d'avoir bien voulu confier temporairement notre paroisse au zèle des vénérés Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception et de remercier plus spécialement le R. Dom Bernier, pour les soins dont il a bien voulu, avec notre excellent instituteur catholique, M. Ch. Castel, entourer nos enfants pour les préparer dignement à la Confirmation.

Sollicitant de nouveau, Monseigneur, votre bénédiction épiscopale, nous osons nous dire de Votre Grandeur les diocésains respectueux et dévoués en N.-S. J.-C.

LES PAROISSIENS DE BRUXELLES.

Lue par M. Louis Hacault.

Ce 19 août 1902.

VOIX DE LA COLONIE.

Un syndicat catholique, formé à Saint-Paul, Minnesota, a acheté 100 acres de terre dans la vallée de la Saskatchewan, vicariat apostolique de Prince Albert (S. G. Mgr Pascal) pour y amener des colons catholiques allemands.

Un autre syndicat catholique américain a acheté 35,000 acres de terre près de Church Bridge, Assiniboia, diocèse de Saint-Boniface, pour y amener des colons catholiques américains.

Et il y a encore des gens qui se demandent sérieusement s'il est vrai que la terre soit bonne et fertile dans l'Ouest !

VOIX DE L'ECOLE.

NOUVELLES SCEURS AU PORTAGE

Voici les noms des Révérendes Sœurs de la Congrégation de Sainte-Marie de la Présentation, de Broons (France), arrivées récemment au Portage du Rat pour prendre la direction des écoles et d'un hôpital :

R. S. Saint-Césaire, Supérieure.

R. S. Marie de l'Annonciation, de Killarney, Irlande, Musicienne et Peintre.

R. S. Marie-Madeleine, Gradulée.

R. S. Marie-Agnès, Gradulée.

R. S. Marie-Amaurg, Gradulée.

R. S. Julia, Converse.

FEU M. L'ABBE F. TURCOTTE

CURÉ DE SAINT-ADOLPHE

Samedi dernier, à 1 heure et 15 minutes p. m., Dieu rappelait à Lui M. l'abbé Félix Turcotte, mort à l'Hôpital de Saint-Boniface, à l'âge de 56 ans, après 13 ans de

prêtrise. Depuis plusieurs années, M. Turcotte souffrait beaucoup d'une maladie de rognons. Depuis quelques jours, ses douleurs s'étant augmentées, il fut conduit à l'Hôpital de Saint Boniface, où, sous les soins du médecin et des bonnes Sœurs, il sembla prendre du mieux. Une syncope de cœur mit fin à ses souffrances. Son corps a été exposé dans la sacristie de la cathédrale depuis dimanche jusqu'à mardi dernier. Son premier service fut chanté mardi, à 9 heures et 30 minutes, et immédiatement après, le corps fut transporté à Saint-Adolphe, accompagné d'une nombreuse suite de ses paroissiens. Jeudi, le 16, un second service et la sépulture eurent lieu à Saint-Adolphe où il reposera au milieu de ses ouailles.

M. l'abbé Turcotte naquit à Trois Pistoles, P. Q., en 1846. Pendant plusieurs années il fit la classe aux petits enfants comme Frère de la Doctrine Chrétienne. Désirant se faire prêtre, il alla commencer ses études de latin à l'Université d'Ottawa, et vint étudier sa Théologie à Saint-Boniface sous les soins du regretté Mgr Taché de qui il a reçu la prêtrise. Depuis sa prêtrise, il alla travailler dans les différentes missions de Deloraine. Ensuite il vint fonder la paroisse de Saint-Félix. Animé de zèle pour le salut des âmes, il alla, comme missionnaire, dans les différents postes de l'Ouest, où il eut beaucoup de souffrances à endurer. Le dernier poste qu'il occupa jusqu'à sa mort fut la cure de Saint-Adolphe, où il a beaucoup travaillé.

Cette mort laisse les regrets les plus unanimes de tout le clergé manitobain. Son amour de l'Eglise, son zèle et

sa bonté ont fait l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. Ce prêtre fut un bon et fidèle serviteur dans la maison de son Maître. C'est pour quoi il a dû obtenir la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui travaillent pour Lui.

Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vita.

R. I. P.

DIPLOMES OBTENUS

Par les Eleves du Couvent de Sainte-Anne

1901

Diplômes de Troisième Classe, non Professionnels.—Delles Marie-Anne Guichon, Berthilde Dubuc, Eugénie Dubuc, Annie Dubuc.

1902

Diplômes de Deuxième Classe, non-Professionnels.—Delles Annie Dubuc, Eugénie Dubuc.

Diplômes de Troisième Classe.—Delle Augustine Magnan.

Ecole Normale de Saint-Boniface

1899-1902

Diplômes Professionnels obtenus. — Delles Victoria Desrosiers, Anna Falcon, Georgina Rajotte, Anna Rajotte, Anna Bédard, Alphonsine Magnan, Mélanie Harrison, Henriette St-Onge, Marie-Anne Magnan, Elizabeth Mirault, Gracia Delorme.

Amanda Lacerte, Noélie Benoit, Alma Vandalle, Anne Boily, Germaine Decaire, Laura Généreux.

COURS SUPÉRIEUR

Médailles obtenues en 1902.—Médaille d'or donnée par Sa Grandeur Mgr Langevin, Archevêque de Saint-Boniface, pour celle qui obtiendrait son diplôme de deuxième classe avec le plus grand nombre de points; méritée par Delle Annie Dubuc.

Médaille d'or offerte par M. le Maire de Sainte-Anne, I. Richer, pour succès dans les études du brevet de deuxième classe; obtenue par Delle Eugénie Dubuc.

Médaille présentée par M. le Docteur F. X. Demers pour instruction religieuse; méritée par Delle Augustine Magnan.

COURS INTERMÉDIAIRE

Médaille donnée par le R. M. J. Dufresne, Curé de Lorette, pour mathématiques; décernée à Delle Antoinette Dupuis.

Médaille présentée par l'Hon. M. LaRivière pour littérature française; méritée par Delle Edouardine Savoie.

Seminaristes pour le Diocèse de Saint-Boniface

Grand Séminaire de Montréal: MM. Hogue, Bélanger, Ferland, Toupin, Prud'homme, Bellavance, Deshaie, Larivière, Poitras, Sabourin, Magnan.

Sainte-Anne de la ^{Poëlatière} ~~Rivière~~: M. Arthur Benoit.

Saint-Hyacinthe: M. Joseph Joubert.

Québec: M. Camirand.

Joliette: M. William Barrette.

Saint-Laurent: M. Charles Poirier.

Archevêché de Saint-Boniface: M. J. M. Mireault.

Bonne Nouvelle

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR LANGEVIN

Une lettre de Lemberg, Galicie, écrite par le R. M. Bazile Zoldack, prêtre galicien, annonce à Monseigneur que trois Pères de l'Ordre de Saint Basile, un Frère du même Ordre, un Prêtre Séculier et quatre Religieuses Basiliennes désireraient venir travailler dans le diocèse. Sur la bienvenue que leur a accordée Sa Grandeur, ces Religieux et Religieuses doivent partir le 11 octobre de Lemberg pour venir travailler parmi les Galiciens, du rite ruthène, établis au Manitoba.

Voici les noms de ces missionnaires :

R. P. Jérémie Lomnizki, Ordinis Sancti Basilli Magni.

R. P. Soson Dydyk, O. S. B. M.

R. P. Antoine Strozki, O. S. B. M.

R. F. Jérémie Yaniseoski, O. S. B. M.

R. M. Yaroslav Margiak, prêtre séculier.

Outre ces prêtres viennent encore quatre Sœurs.

DING ! DANG !

—Mgr Decelles accompagné de M. le Chanoine Beaudry ont passé la journée du dimanche, le 28 septembre, au Portage du Rat où Mgr l'Archevêque Langevin s'est arrêté aussi pour installer les Religieuses de Sainte-Marie de la Présentation, de Broons, France, Côtes du Nord.

* * *

—Le R. M. Perreault, vicaire à Saint-Martin, près de Montréal, est nouvellement arrivé dans le pays. M. Perreault est parti vendredi, le 10 octobre, pour Fannystelle où il est nommé curé.

—Le R. M. E. Bans, administrateur du Cardinal Vaughan, à Londres, pour l'œuvre des orphelins, est venu rendre visite à Mgr Langevin, la veille de son départ pour l'Est. M. Bans était accompagné de MM. Arthur Chilton Thomas, avocat, et Cecil Ardors. Tous trois, venus de Londres, visitent le pays pour s'occuper de l'établissement des orphelins de Londres. Ils ont reçu l'encouragement de S. G. Mgr l'Archevêque.

* * *

—Mardi dernier, le R. P. Filiatrault, Supérieur Général des Jésuites en Canada, était en visite au collège de Saint-Boniface.

* * *

—La T. R. Mère du Rosaire, Supérieure Générale des RR. SS. de Jésus-Marie, et la R. Mère Martin, Assistante Générale, sont venues rendre visite à leurs Sœurs aux couvents de Winnipeg et de Saint-Boniface. Elles sont parties pour l'Orégon et la Californie.

* * *

—Au dernier grand chapitre des RR. SS. Grises, à Montréal, la R. Mère Hamel, autrefois de Saint-Boniface, a été élue Supérieure Générale de la communauté. La Première Assistante est la R. S. Mailloux, la Seconde, la R. S. Ward, et la Troisième, la R. S. Filiatrault. La R. S. Dugas, Supérieure de l'Hôpital de Saint-Boniface, a été nommée Maîtresse des Novices de la Communauté, à Montréal. Il nous fait plaisir de constater que la R. Mère Générale, la Seconde Assistante, et la Maîtresse des Novices (S. Dugas) ont fait un long séjour dans notre Nord-Ouest.

Note.

Dans le dernier numéro, il s'est ^{dit} ~~promis~~ une inexactitude dans l'adresse de la lettre de Mgr Taché. Au lieu de "Sault Sainte-Marie," cette lettre doit être datée "Saint-Boniface de la Rivière Rouge."



B

cl
fl
to